

L'acte et l'allusion

Le lieu de la rencontre

L'unité où je travaille comme médecin accueille en majorité des adolescents qui ont fait un passage à l'acte ou qui présente un risque de passage à l'acte grave dans un contexte de troubles psychiques nécessitant des soins en milieu spécialisé. Ces trois points sont les trois critères pour justifier une hospitalisation sous contrainte. La plupart de ces adolescents de 12 à 18 ans hospitalisés dans cette unité n'a pas choisi de l'être. Ainsi, ils ne nous ont rien demandé et nous ne sommes pas non plus aller les chercher. Mais, pourtant, il leur manque quelque chose. Quelque chose que nous voulons croire être de l'ordre de la rencontre qui arrêterait leur glissement dans la pente au mal-être, à la destructivité, au suicide.

Seul leur acte est sans équivoque. Il y a quelque chose qui ne va pas. Il faut que cela cesse. Un objectif est d'opérer une atténuation de la question ainsi posée, à savoir « il faut que cela cesse » pour parvenir à l'idée qu'il faut que cela change un peu et que ce qui doit cesser, cela doit être interrogé. Ainsi, nous prenons le parti de respecter le symptôme, ce qui est vital pour un psychotique. Nous montrons beaucoup de prudence face à leur discours et face à leur symptôme, combien même ils empruntent beaucoup de ce qu'ils disent à la question adolescente, la psychose, dans de pareilles cas ne peut être écarté d'emblée.

Ainsi, ils ne disent leur symptôme (j'ai mal là, cela me dérange...) que par un discours souvent stéréotypé. « ça me saoule, ça me casse les couilles (ici, nous sommes surpris que cette phrase soit utilisée aussi chez les filles), ça me fait péter les plombs ». Et nous interrogeons ce ça pour tenter de briser cette circularité. L'hospitalisation permet de mettre un grain de sable dans une mécanique du discours déjà rodé.

Ces adolescents se disent désirants (de lien, d'expériences,...) mais il s'agit d'un esclavage à la jouissance, sans pacification possible où les bornes, dépassées depuis longtemps, découvrent un monde sans limites.

La rencontre dans ce contexte, aussi paradoxal d'une rencontre qui ne se demande pas (mais s'exige ?) devient sans doute possible par des limites caricaturées dans le rythme de vie de l'institution (heure du lever, des repas, des groupes, du coucher...) ; dans le rôle de chacun : celui qui soigne, celui qui autorise ou interdit, celui qui enseigne ; dans les repères spatiaux : espaces communs au rez-de-chaussée, chambre au premier étage, bureaux d'entretien au deuxième et dernier étage.

Elle devient aussi possible par la rupture de l'environnement habituel et qui vient répondre à leur passage à l'acte et leur permet alors de s'arrêter un moment sur ce qui s'est passé.

Beaucoup de signes de mal-être sont présents : refus scolaire, retrait social, agressivité, troubles du sommeil, troubles des conduites alimentaires, conduites addictives, hallucinations. Nous questionnons ces signes dans l'idée de faire émerger le symptôme, soit la demande, soit l'énonciation que « quelque chose ne va pas ».

Ces adolescents se sont construit leur petite histoire sur le pourquoi ça ne va pas, histoire où c'est l'Autre le responsable. Ici, pas encore d'identification de la répétition si ce n'est sur le fait que « vraiment, je n'ai pas de chance, à chaque fois que quelque chose va bien dans ma vie, il y a « une merde qui m'arrive ». C'est là que nous ponctuons : Ah, ce n'est pas la première fois, vous pourriez en dire d'avantage, c'est important ce que vous dites.

Jeanne

Jeanne est une jeune fille de 17 ans. Elle est d'origine étrangère. Elle est hospitalisée encore une fois dans notre unité en Admission Non Volontaire pour une « symptomatologie dépressive sévère avec idéation suicidaire et projet de pendaison qu'elle considère comme un soulagement possible à ses angoisses. Elle n'est pas soulagée par le traitement médicamenteux ». Ce projet de pendaison n'est pas nouveau et elle a été adressée pour des tentatives de strangulation (avec tout ce qu'elle trouve, un foulard, une corde, une branche d'arbre...) dans les hospitalisations précédentes. Elle a même fait deux tentatives pendant ses hospitalisations.

De son histoire familiale

Quelques points nous paraissent à relever. La mère de Jeanne est marquée par le décès de sa propre mère à l'adolescence. Le père de Jeanne a dû quitter le domicile familial et interrompre ses études pour ramener de l'argent à la famille. Jeanne a bien répondu jusqu'au début de l'adolescence au désir des parents : réussite scolaire, bonne intégration dans le pays de l'exil, pas de mise en danger et peu de velléités d'émancipation. Mais depuis l'entrée en école post-obligatoire, Jeanne décrit qu'elle s'entend moins bien avec ses parents, elle se sent contrôlée par eux, surtout par son père jusqu'à une scène qui, d'après elle, cristallise le déclenchement des pensées suicidaires il y a deux ans en arrière. Dans un contexte où Jeanne et son père étaient en froid autour d'une relation amoureuse que Jeanne entretenait avec un jeune homme plus âgé, Jeanne décrit que le père a eu un accès de fureur contre sa chienne alors que cette dernière avait, ce jour-là, uriné contre une plante de l'appartement. Jeanne insiste en disant qu'elle pouvait tolérer que le père se montre rigide, voire obtus la concernant, laissant également entendre maltraitant mais de le voir s'en prendre à sa chienne relevait pour elle de l'inacceptable, de l'impardonnable. Lorsque nous nous intéressons à l'histoire de cette petite chienne, un autre point apparaît. Elle explique que cette chienne lui aurait été offerte 6 mois auparavant pour la détourner de cette relation amoureuse que ses parents n'approuvaient pas. Ainsi, de cette scène, nous voyons deux aspects qui se dégagent. Tout d'abord, la violence du père, qui cherche à atteindre ce qui touche Jeanne, en substituant un chien à un amour et une gifle contre sa fille à des coups contre la petite chienne. Cette intrusion est aussi présente pendant l'hospitalisation où le père reconnaît qu'il fouille la chambre de sa fille, interdit les sorties ou la fait suivre les cas échéants. Mais nous voyons aussi, autour du père, de ce jeu d'échange entre la chienne et la relation amoureuse, l'intrusion d'un autre réel : celui de la pulsion, du sexuel et des jeux, enjeux et affres de la rencontre et par là, l'émergence du doute.

Face à l'intrusion du père qui fait collusion à l'intrusion pulsionnelle, Jeanne ne voit qu'une issue pour l'arrêter : le passage à l'acte. Ces passages à l'acte nous marquent aussi de ce qu'ils montrent : l'étouffement, l'étranglement. Elle qui se dit étouffer entre ses deux parents, à bout de souffle ne voit que la pendaison pour signifier quelque chose, et paradoxalement pour reprendre de l'air, respirer à nouveau.

Si la violence de ses passages à l'acte nous interroge quant à son accès au registre symbolique, l'avidité de son regard, son investissement dans les activités thérapeutiques et ses sourires allusifs nous rassurent dans un jeu qui persiste dans la relation, dans le discours. Elle reconnaît que ses passages à l'acte et ses paroles sont aussi là pour « faire réagir ». Ainsi, dans les entretiens, l'allusion et le sourire sont présents.

Dans certains espaces thérapeutiques, en dehors des entretiens, elle se montre créative, absorbée par l'activité, mais toujours attachée au morbide. Par exemple, elle reproduit un cercueil en ergothérapie. Quand l'ergothérapeute lui dit qu'elle ne veut pas cuire son travail car elle ne peut pas accepter cette solution, elle fait une pirouette en disant que ce serait le cercueil pour enfermer sa tristesse et s'en débarrasser, en souriant et en insistant du regard : croira, croira pas ?

Après tout, un symbole pourrait avoir des significations diverses.

A d'autres moments cependant, le sourire est là, l'allusion aussi mais Jeanne se perd et devient énigmatique voire hermétique pour nous comme pour elle comme elle le reconnaît. Elle ne peut rien dire à ces moments-là de ce qui se passe sauf que c'est le vide, le rien qui l'envahit. C'est dans ces moments-là qu'elle va chercher les idées suicidaires.

Dans l'allusion, il y a une intention de dire.

"il faudrait que je mette la barre moins haut",

Jeanne parle de sa scolarité, qualifiée de brillante, d'élève remarquable, elle est hospitalisée au moment de tests pour valider son orientation alors qu'elle a à peine assisté aux 2/3 de l'année précédente. C'est une jeune fille qui écrit avec facilité, avec un vocabulaire riche et précis mais aussi allusif. Lorsque nous essayons de préciser avec elle ses allusions, elle peine, elle trébuche, elle tente le mot d'esprit, l'attitude séductrice par un nouveau sourire, souligne « bon, ça ne marche pas », lorsqu'elle cherche à nous entraîner dans son sourire de compréhension tacite sur ce qui va sans dire mais sur ce qu'on ne dit pas.

Là où nous pourrions supposer une non-maîtrise de la pulsion, nous postulons au contraire un rejet de la pulsion, un refus de l'énigme, une quête de certitude.

La question est de savoir si cette jeune fille peut devenir sensible et attentive à son énonciation ? C'est-à-dire, n'est-on pas dans une situation de forclusion, d'un trou, de psychose donc ?

De certitudes de l'enfance, elle découvre pourtant, à ce moment-là une fragilité.

Peut-elle se séparer du destin familial, peut-elle envisager les choses sous forme d'un destin ?

Peut-elle se voir complice de cette aliénation familiale ?

Notre parti pris dans ce cas, a été d'abord de poser cette intrusion du père et l'inextricable de l'émancipation devant cette mère mortifiée dans son désir. Les passages à l'acte sont là comme tentatives de limiter une jouissance étrangère, dérégulée et débordante. Débordante au sens propre où cela touche les bords, peut-on dire que la corde inscrit de manière sauvage une limite à ce débordement ? C'est une question. Cela dit, nous ne pouvons pas nous empêcher d'évoquer cette «capture de l'imaginaire», dans ces passages à l'acte.

Le second point était l'idée de rester attentif à l'énonciation de cette jeune fille et de s'intéresser tout particulièrement au caractère allusif de ces entretiens, que ce soit dans le discours ou dans ces sourires. Nous pensons qu'à travers cet aspect ludique où elle peut tenter des jeux de mots voire des mots d'esprit, il y a une nécessité d'arrimer la jouissance par le signifiant. Il faudrait poursuivre et tenter de la surprendre, espérer qu'elle puisse assumer la métaphore de son discours et ainsi, ne pas placer cette barre trop haute qui risquerait alors de mener à un passage à l'acte fatal quand nous parlons de pendoison.

Anne Edan